

les hommes. Un moment de stupeur, de panique presque se produit et les mutins dégagent vivement la porte de la poudrière. L'un de ceux qui étaient à l'intérieur, ayant vu ce mouvement, éteint la bougie. Les autres, surpris, sortent et se trouvent en présence, dans l'obscurité, de quelques galonnés ; mais, n'ayant pas vu arriver une compagnie, ils se mélangent aux hommes de cette compagnie et, croyant avoir affaire à des amis, les excitent contre les gradés. Ces soldats, peu fiers du rôle qu'on leur faisait jouer, ne demandaient qu'à se confondre avec les émeutiers. Ces derniers, le premier moment de stupeur passé, ne voulant pas au moment du succès perdre le fruit de leurs efforts, reviennent à la charge. Les sous-officiers de la 9^e compagnie, se croyant en danger, s'empressent de disparaître. Il ne reste devant la poudrière que le lieutenant-colonel et l'adjudant, entourés de quelques soldats hésitants ; le cercle se fait menaçant autour d'eux. Les cartouches sont là à leurs pieds. On cherche des pierres pour leur lancer ; les paquets de cartouches à blanc, répandus sur le sol, servent de projectiles. L'adjudant tire son sabre ; les crosses commencent à se lever. Les défenseurs de la poudrière, après quelques horions sans gravité, lâchent pied et battent en retraite, en évitant les coups le plus possible. Soudain, un coup de feu retentit, suivi par d'autres, de plus en plus rapprochés. Bientôt c'est une fusillade générale. Le cadran de l'horloge surmontant le premier bâtiment est atteint et tombe avec fracas. Cela encourage les tireurs qui augmentent toujours en nombre. Les coups de feu tirés d'abord en l'air sont dirigés maintenant sur les fenêtres de la caserne et dans la grande cour qui sépare les deux bâtiments. Cette partie de la cour était pleine de soldats qui attendaient pour se décider, que le succès se dessinât. Il s'y trouvait aussi beaucoup d'officiers qui, voulant paraître faire leur devoir sans courir de risques, trouvaient beaucoup plus facile de sermonner ces timorés que de se porter aux points dangereux. Lorsqu'ils entendirent les balles siffler au-dessus de leurs têtes, ce fut un sauve-qui-peut général. La plupart, voyant la partie gagnée, se sauvèrent en venant du côté des mutins ; les autres, avec les officiers, se réfugièrent derrière le deuxième bâtiment et se sauvèrent dans la campagne en sautant le mur d'enceinte ; ceux, peu nombreux, qui restaient encore dans les chambres, les quittèrent précipitamment, s'enfuirent dans l'une ou l'autre de ces deux directions. Il arriva que dans cette débandade beaucoup de soldats résolus à marcher furent entraînés à sauter le mur, tandis que d'autres, plus froussards, vinrent malgré eux se joindre aux révoltés.

Aux locaux disciplinaires, on venait d'enfoncer la porte d'une cellule où était enfermé un soldat en prévention de conseil de guerre pour coups à un sous-officier.

Lorsqu'il parut, toutes les mains se tendirent et beaucoup de soldats transportés d'enthousiasme se jetèrent sur lui pour l'embrasser. La porte de la salle de police résistait depuis un long moment à de vigoureuses attaques, des soldats montèrent sur le toit et le crevèrent. Les trois hommes qui y étaient enfermés sortirent par cette issue.

Des camarades auraient voulu enlever toutes les cartouches, les fusils du magasin d'armes et en faire une ample distribution aux civils, mais la « clique » sonna à nouveau le départ et la caserne fut complètement évacuée au crépitement continu des balles. La colonne repassa devant la Nativité, où il y eut une halte de quelques minutes. La fusillade devint plus intense et, là aussi,